VIEUX VOYAGEURS FRANÇAIS.

LE PÈRE PAUL LE JEUNE.

Trente ans environ avant l'époque où le père Du Tertre ([1]) décrivait les îles fleuries de l'Archipel américain, au temps où Briet essayait de peindre à son siècle les sauvages beautés de la France équinoxiale, des hommes plus ardens peut-être, s'ils n'étaient aussi dégagés d'intérêt, allaient dans le Canada affronter des périls et visiter des nations inconnues. Pour tromper leurs souvenirs, sans doute, ils avaient donné à cette partie de l'Amérique du Nord le nom de *Nouvelle-France*. Mais tandis que les uns mêlaient leurs pieuses émotions à des scènes remplies de splendeur et de variété, qu'ils pouvaient s'endormir dans leur hamac de coton, à peu près assurés de trouver à leur réveil un ciel serein, une matinée parfumée, une nourriture abondante, les autres essayaient de sommeiller au bruit rauque de quelque cascade, couverts à demi d'une misérable peau de castor; ils devaient s'attendre, après un pénible réveil, à trouver les longues herbes de la savane couvertes de givre, les grands bois de sapins craquant sous les efforts de la tem-

([1]) Voir un article sur le père Du Tertre dans le tome LVI de la première série.

pête. A ceux-là le ciel étoilé, les brises tièdes, l'hospitalité du Sauvage campé pour une saison entière sous de beaux palmiers, sous de longs berceaux de bananiers, balançant joyeusement au soleil leurs feuilles dorées et soyeuses, que recouvrent ces longs *régimes*, véritable manne de la solitude, comme les appellent les pieux voyageurs;—aux autres, la brise froide, la vie errante, la nourriture incertaine, le choc bruyant des canots, le hurlement des bêtes, et quelquefois la raillerie sanglante du Sauvage qui rit des misères de l'homme à la robe noire, affrontant mille périls, sans savoir chasser, sans savoir pagayer, sans avoir d'autre talent que de longuement discourir, dans une langue qu'il parle avec d'incroyables difficultés, pour persuader des hommes qui aiment bien mieux écouter les récits de leurs jongleurs que les siens, et qui, un beau jour d'impatience ou d'ivresse, lui donneront un coup de tomawack, et cela sans colère et sans regret. Voici cependant la vie que mènent, au commencement du dix-septième siècle, des hommes d'une haute capacité, parmi lesquels il faut citer le père Le Jeune, le père Brébeuf, le père Lallemant et le père Le Mercier, tous voyageurs à peu près inconnus, dont on sent le cœur à leur langage et les habitudes de choix à leurs réflexions. Un jour, l'un écrit : Le père Barthélemy a été scalpé par le chef Tamerank; le père Antoine est resté près Chutes, où il attend que la mort le délivre, parce qu'il est perclus de ses membres et qu'il ne peut bouger : une pauvre femme le nourrit; mais elle ne veut plus l'entendre, et il désespère du salut de cette pauvre créature, qui lui conserve la vie « par pure pitié d'idolastre. » Et il faut voir ensuite comme tout est oublié quand ils peuvent dire : « On nous appelle maintenant *Nikanis;* notre ami le chef Tsiouendaentaha a été baptisé, et il enterre la hache de guerre; deux petits enfans nous ont été amenés hier, et l'eau du baptême les a rachetés [1]. » Ils ne di-

[1] En dépit des impressions que fait éprouver un zèle que ne peuvent ralentir ni les fatigues de toute espèce, ni les intempéries des saisons, il y a quelque chose qui fait sourire involontairement et qui rappelle l'esprit d'un ordre célèbre auquel appartiennent les missionnaires, dans la manière dont ils *gagnent des ames*, tantôt en baptisant un tout petit enfant tandis que sa mère prépare le sagamité, tantôt en



sent pas, les bons pères, un peu vaniteux de ces succès : « A celui-ci nous avons donné notre robe neuve, à celui-là de belles patenostres dorées. » Bien que quelquefois ils le laissent entendre, ils ne disent pas toujours : « Le jongleur l'a emporté hier sur nous en disputant du manitou et des génies de l'air ; le grand chef a jeté hier du petum au fleuve. Depuis le grand conseil, toute notre peine est perdue ; on accuse nos paroles de faire planer la peste sur nos cabanes. » Puis, dans les momens de tranquillité, quand on consent à les entendre de nouveau, « ces gallands (ils se plaisent, dans les momens de bonne humeur, à appeler ainsi les Indiens), ces gallands n'ont, en vérité, nul soucy de leur ame, et ils nous feroient perdre volontiers le salut de la nôtre. » Hélas ! à part le mérite du sacrifice, à quoi donc ont servi tant d'efforts ? Les Sauvages sont morts par milliers ; les voyageurs qui les allaient convertir sont oubliés. Il n'y a eu ni bonheur pour ceux-ci ni gloire pour ceux-là. Que tant de martyrs n'aient point été inutiles : recueillons du moins les grandes traditions qu'ils nous ont laissées. Tout ce qui reste de leurs travaux est maintenant contenu dans ces lettres si simples qu'ils envoyaient de la mission, et auxquelles ils attachaient si peu de prix. Tout ce qui reste, je dis bien ; car en examinant d'un œil dégagé de préjugés les débris des tribus indiennes, on sera contraint d'avouer avec miss Wright [1] que les

plongeant secrètement leur mouchoir dans le fleuve, et en laissant tomber quelques gouttes d'eau sur le front du petit Indien à l'insu de ses parens. « Le père Pijart, dit le père Le Mercier, baptisa à Anonatea un petit enfant de deux mois en danger manifeste de mort. Voici l'invention dont il se servit. Il fait semblant de vouloir lui faire boire un peu d'eau sucrée, et par mesme moyen trempe le doigt dans l'eau, et voiant que le père entroit en quelque défiance et luy recommandoit fort de ne le pas baptiser, il met la cuiller entre les mains d'une femme qui estoit là auprès, et luy dit : Fais-luy prendre toy mesme. Elle s'approche et trouva l'enfant qui dormoit, et en mesme temps le Père, sous prétexte de voir si en effet il dormoit, luy appliqua son doigt mouillé sur le visage et le baptisa. Au bout de deux fois vingt-quatre heures il alla au ciel. »

[1] Voyez les réflexions judicieuses qu'elle fait dans son *Voyage au Canada*, tom. Ier, pag. 265. Le vénérable Heckewelder, auquel nous consacrerons un article particulier, et qui se rapproche si bien, par sa touchante naïveté, des missionnaires du dix-septième siècle, se plaint avec douleur de cette lente démoralisation d'une



guerriers américains se sont abaissés dans l'échelle morale, plutôt qu'ils ne se sont élevés. Ici, comme dans le Sud, la civilisation européenne les a heurtés d'un coup trop rude.

Voici un vieux voyageur qui est resté parmi eux dix-huit ans, qui a laissé sur leurs traditions et sur leurs coutumes quatre volumes, et qui n'a pas même un mince article dans une biographie. Or sa poudreuse relation, le peu de renseignemens que j'ai pu me procurer sur lui, m'ont été fournis par le vaste catalogue de la Bibliothéque, où viennent s'enfouir tant d'écrits sans nom et sans souvenir. S'il avait rêvé quelque renommée de zèle religieux, quelque espérance de n'être point tout-à-fait oublié, on voit que la fortune l'avait bien mal servi.

Paul Le Jeune était né vers la fin du seizième siècle, appartenait à l'ordre des jésuites, dans lequel il entra en 1614. Il paraît qu'il se rendit de bonne heure dans la résidence du Canada, où il fut nommé supérieur des six résidences de l'ordre (1). C'était à l'époque où Champlain s'efforçait d'établir des relations amicales avec les cinq nations, et où Kébec commençait à se peupler : c'était vers 1636. Le père Le Jeune comprit bientôt que la chose importante, celle qui passait avant tout, c'était d'étudier la langue des Sauvages qu'on prétendait civiliser. Ce fut dans le wigwam des Hurons et des Montagnais qu'il alla l'étudier; ce fut durant un séjour plein d'ennuis et de fatigues, parmi les Indiens, qu'il fit une grammaire dont les autres missionnaires tirèrent plus tard de merveilleux secours.

Dirons-nous maintenant ce qu'il eut à supporter de famines, de marches forcées, de dégoûts profonds, venant de la malpropreté de ses hôtes? C'est ce qu'on peut aisément se figurer, pourvu que l'on soit familier avec ces sortes de relations; mais ce qui l'irrite, on le voit, ce qui révolte à la fois son cœur et sa pensée, ce sont les étranges superstitions qui se renouvellent devant lui, et surtout ce dédain railleur qu'on trouve sous l'orgueil sauvage. Aussi annonce-t-il à

noble race dont il essaie continuellement de remettre dans son véritable jour la primitive grandeur.

(1) De retour à Paris, il y mourut en 1664.



ceux qui se destinent aux missions d'y bien regarder. « Il faut, dit-il avec une singulière énergie, se faire Sauvage avec les Sauvages; il faut prendre sa vie et tout ce qu'on a, et le jeter à l'abandon, pour ainsi dire, se contentant d'une croix bien grossière et bien pesante. Il est bien vray que Dieu ne se laisse point vaincre, et que plus on quitte plus on trouve, plus on perd plus on gaigne; mais Dieu se cache parfois, et alors le calice est bien amer. »

Comme il conseille aux autres de le faire, le père Le Jeune est devenu Sauvage avec les Sauvages, et il a accepté le calice. Aussi ne doit-on pas s'attendre à trouver chez lui ces grâces du style qui s'inspirent des poétiques beautés du ciel, ces habiles peintures, ces reflets colorés des plus douces impressions. Il envisage d'un regard puissant les indices de destruction qui précédèrent l'agonie d'un grand peuple; il sonde douloureusement une plaie qu'il désespère de guérir; il oppose sa conviction à une conviction aussi ferme que la sienne, et quelquefois il se sent vaincu, et, après tout, son zèle est impuissant. A l'époque où les missionnaires français s'établirent dans l'Amérique du Nord, une grande révolution politique et morale s'était accomplie, comme à leur insu, chez les deux grandes nations qu'ils prétendaient soumettre. Soit qu'ils fussent inhabiles à ces hautes discussions politiques dont l'avenir d'un peuple encore puissant dépendait, soit qu'ils les dédaignassent, préoccupés des bruits lointains d'une cour brillante, auxquels ils ne se sentaient point complétement étrangers, ils ne surent pas sonder l'organisation intime des peuples qui s'éteignaient, et qui sentaient leur misère sans que l'on sût y remédier. De là une vue étroite sur l'ensemble d'une civilisation à opérer; de là des essais partiels et purement religieux; de là une commisération stérile et qu'un zèle ardent ne peut féconder: comme dans les terres heureuses de l'Amérique du Sud, les Indiens soumis au souffle invisible de la destruction meurent, et on aime mieux croire qu'il y a une intervention fatale de Satan que de chercher un remède efficace dans les grandes lois politiques. Pour être juste envers ces hommes dévoués, il faut dire cependant qu'ils sont vivement émus de tant de maux, et qu'ils y apportent avec ardeur le seul remède

qu'ils connaissent. Ils vont de cabane en cabane, ils baptisent, et précisément ce qu'ils regardent comme le plus saint devoir devient l'objet des plus sinistres déductions. « On meurt quand on est baptisé, disent les Sauvages; la mort plane au-dessus de la cabane quand la robe noire évoque son Dieu. L'Écriture, c'est le plus puissant des sortiléges; c'est elle qui fait courir la mort, c'est elle qui parle aux siècles et qui abattra les générations (¹). » Or, si en politique il y a eu de bien funestes résultats dans ces étranges préoccupations, s'il y a eu des martyrs et de hideuses tragédies; ce sont précisément ces choses qui donnent aux relations de 1637 et 1639 ce caractère dramatique qui perce derrière leur style religieux; ce sont elles qui leur impriment un haut sentiment de poésie.

Écoutons la tradition qui revient sans cesse dans ces voyages pieux, écoutons ce qui émeut sans cesse missionnaires et Sauvages. La terre est assez malheureuse pour qu'on songe au pays des ames. « Les Sauvages se persuadent que non-seulement les hommes et les autres animaux, mais aussi que toutes les autres choses sont animées, et que les ames sont immortelles; ils se figurent les ames comme une ombre de la chose animée, n'ayant jamais ouy parler d'une chose purement spirituelle; ils se représen-

(¹) C'est surtout depuis deux siècles que cette funeste pensée de destruction occupe les Américains du Nord et du Sud. Elle est tellement profonde chez quelques tribus, que des peuplades à l'est de l'Ohio, frappées de l'irrévocable nécessité de s'éteindre, avaient pris, dit-on, la résolution de ne plus reproduire une race malheureuse. Un historien philosophe qui se plaisait aux leçons imposantes que donnent les ruines et les états naissans, Volney, a très-bien fait comprendre ce sentiment douloureux d'une race, en recueillant les paroles d'un chef miamis qui essayait de sonder le mystère de destruction, et qui avouait ne pas comprendre comment on pourrait l'arrêter. Il parlait surtout avec effroi de l'industrie des Européens. « Ils s'étendent comme l'huile sur une couverture, nous nous fondons comme la neige devant le soleil du printemps; si nous ne changeons de marche, il est impossible que la race des hommes rouges subsiste. » Il y aurait de bien douloureux commentaires à faire sur cette phrase. Néanmoins, comme cause première de destruction il faut mettre avant tout l'introduction de l'eau-de-vie. Il y a d'étranges révélations faites ce sujet dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, qui remonte au temps des missionnaires. Nous y reviendrons.

tent l'ame de l'homme comme une image sombre et noire, ou comme une ombre de l'homme même. Voilà pourquoi ils disent que les ames boivent et mangent : aussi leur donnent-ils à manger quand quelqu'un meurt, jetant les meilleures viandes qu'ils ayent dans le feu. Or, m'ayant déclaré ce bel article de leur croyance, je leur fis plusieurs interrogations : premièrement où elles alloient, ces ames, après la mort de l'homme et des autres créatures? Elles vont, dirent-ils, en un grand village où le soleil se couche. — Mais, continue le missionnaire, la mer environne votre pays. — Tu te trompes, répondirent-ils; ou les terres sont conjointes en quelques endroits, ou, de fait, il y a quelque passage guéable par où passent nos ames; et de fait, nous apprenons que l'on n'a pu passer encore du côté du nord.

» Secondement, je leur demandai que mangeoient ces pauvres ames faisant un si long chemin? Elles mangent des escorces, dirent-ils, et du vieux bois qu'elles trouvent dans les forests. Je ne m'estonne pas, leur respondis-je, si vous avez si peur de la mort, et si vous la fuiez tant; il n'y a guère de plaisir d'aller manger du vieux bois et des escorces en l'autre monde. Tiercement, que font ces ames estant arrivées au lieu de leur demeure? — Pendant le jour, elles sont assises tenant leurs deux coudes sur leurs deux genoux (posture assez ordinaire aux Sauvages malades); pendant la nuit, elles vont et viennent, elles travaillent, elles vont à la chasse. — Ouy; mais, repartis-je, elles ne voient goutte la nuit. — Tu es un ignorant, me firent-ils; les ames ne sont pas comme nous; elles ne voient goutte pendant le jour et voient fort clair pendant la nuict; leur iour est dans les ténèbres et leur nuict dans la clarté du iour. »

En continuant ses interrogations, le missionnaire apprend que c'est la voie lactée qui conduit à ce pays désolé, et qu'on appelle *Tchipaï miskenau*, le Chemin des Ames. Il se fait expliquer aussi la chasse éternelle des ombres, qui fuient sur l'ame de la neige, et il faut convenir que les explications du jongleur donnent une certaine grandeur à cette étrange cosmogonie.

Toutefois, ce n'est que quelques années après cette discussion

religieuse que le mystérieux symbole de la destinée des ames est révélé complétement au missionnaire. Les ombres ne chassent point sans cesse, elles mènent des danses funèbres à l'extrémité de l'univers. Malheur à celles qui s'avancent imprudemment sur les récifs gigantesques qui terminent la terre, elles tombent dans l'Océan, et une rapide métamorphose leur donne une vie nouvelle dans un autre élément! Du reste, que ces ames soient changées en poissons, qu'elles voltigent tristement sur des neiges éternelles, ou qu'elles se jouent au milieu des longues forêts immobiles qui élèvent leurs troncs polis comme le cristal à l'extrémité du monde, le mythe n'en était pas moins lugubre, et surtout moins inconstant, dans ses fictions lamentables. En même temps, cette croyance à une nouvelle existence à venir ne formait pas une complète cosmogonie; elle variait, je crois, avec les jongleurs qui devaient y introduire sans cesse les révélations qu'ils recevaient de leurs génies, de l'air ou grand manitou.

Bien souvent, cette croyance à une seconde vie des ames soumises encore une fois aux joies et aux tristesses de la terre donne aux souvenirs des pauvres Indiens le caractère le plus touchant.

« Le vingt-huictiesme, le père Buteux et moy trouvasmes une troupe de Sauvages qui faisoient festin auprès des fosses de leurs parens trespassez; ils leur donnèrent la meilleure part du banquet qu'ils jetterent au feu, et s'en voulant aller, une femme rompit des branches et des rameaux d'arbres dont elle couvrit ces fosses: je luy en demanday la raison; elle répondit qu'elle abritoit l'ame de ses amis trespassez contre l'ardeur du soleil qui a esté fort grande cet automne... Nous luy dismes assez que les ames des créatures raisonnables descendoient aux enfers ou montoient au ciel; elle ne laissa pas, sans rien nous respondre, de garder la vieille coustume de ses ayeux. »

On pourrait supposer que des tribus qui avaient des croyances si dénuées de consolations se laissaient facilement soumettre aux espérances du christianisme, et que leur esprit rêveur acceptait sur-le-champ la discussion des dogmes, s'ils plongeaient avec enthousiasme dans les mystères de l'infini : il y avait pour parvenir à

l'idée des joies ineffables qu'on leur promettait tout un ordre d'idées à franchir, et que la vie des forêts leur rendait complétement étrangères. Bien qu'on pût leur dire, ils se faisaient toujours un paradis à leur guise ; ils arrangeaient le culte à leurs fantaisies, si bien que la gravité des robes noires ne pouvait y tenir, et qu'il fallait bien sourire de cette grande simplicité.

« J'ai veu ton Manitou, et moi ton Jésus, disoient, environ ce tems, deux Sauvages venans voir un de nos pères. O qu'il nous promet bonne année ! Que de castors ! que d'élans ! moyennant que tu nous donnes bien du petum pour lui sacrifier ! — Allez, gallands, ce n'est ny ce qu'il demande en sacrifice, ny ce que vous voulez luy donner ; croyez en lui et servez-le comme on le vous enseignera, et vous serez trop heureux, répondit le père. »

Quelquefois, sans entrer parmi les néophytes, leur curiosité sauvage les entraînait ; ils étaient bien aises de raconter dans leur cabane quelque étrange histoire de ceux qui prêchaient. « Le 29, dit le père Le Jeune (qui avait fini alors son noviciat dans les forêts, et qui dirigeait la petite église de Kébec), il arriva une chose assez facétieuse que je coucherai ici pour faire voir la simplicité d'un esprit qui ne connoît pas Dieu. Deux Sauvages étant entrés dans notre habitation pendant le divin service que nous faisions à la chappelle, se disoient l'un à l'autre : — Ils prient celui qui a tout faict ; leur donnera-t-il ce qu'ils demandent ? Or, comme nous tardions trop à leur gré : — Asseurément, dirent-ils, il ne veut pas le leur donner ! Voilà, ils crient tous tant qu'ils peuvent. (Nous chantions vespres pour lors.) Or, un jeune truchement venant à sortir, ils l'abordèrent et lui dirent : — Eh bien ! celuy qui a tout faict vous a-t-il accordé tout ce que vous demandiez ? — Ouy, répond-il, nous l'aurons. — Asseurément, reprend-il, il ne s'en est guère fallu qu'il ne vous ait éconduits, car vous avez bien crié et bien chanté pour l'avoir. Nous disions à tous coups que vous n'auriez rien. Mais encore, que vous a-t-il promis ? Ce jeune homme souriant leur répondit conformément à leur grande attente : « Il nous a promis que nous n'aurions point faim (c'est la grande béatitude des Sauvages). »

Cette naïveté d'enfans qui se montre dans des cœurs d'hommes, cette simplicité curieuse qui se mêle à une prodigieuse énergie, amène quelquefois dans les récits des missionnaires des incidens qui en rompent la gravité. Depuis Bartholomea Buenno qui, au moyen d'un peu d'eau-de-vie brûlée dans un plat d'étain, faisait croire aux Indiens qu'il pouvait incendier leurs grands fleuves, jusqu'aux robes noires qui les faisaient se récrier de surprise en soulevant quelques parcelles de fer au moyen d'un aimant, on a toujours eu bon marché de l'admiration des Sauvages ; mais ce qui leur a toujours causé un profond *esbahissement*, comme disent les vieux voyageurs, et ce qui explique sans doute bien mieux leur croyance à toute merveille possible et impossible produite par l'industrie, ce sont les horloges. Écoutons ce qu'en écrit le père Brébeuf au père Le Jeune, qui se plaît grandement à toutes ces naïvetés :

« On ne sçauroit dire les estonnemens de ces bonnes gens et combien ils admirent l'esprit des François ; mais ils ont tout dit quand ils ont dit qu'ils sont *ondaki*, c'est-à-dire des démons..... Pour ce qui est de l'horloge, il y auroit mille choses à dire : ils croyent tous que c'est quelque chose vivante, car ils ne se peuvent imaginer comment elle sonne d'elle-mesme, et quand elle vient à sonner, ils regardent si nous sommes tous là, et s'il n'y a pas quelqu'un de caché pour luy donner le branle.

» Ils ont pensé qu'elle entendoit, principalement quand, pour rire, quelqu'un de nos François s'escrioit au dernier coup de marteau : C'est assez sonné ! et que tout aussitost elle se taisoit ; ils l'appellent *le capitaine du jour*. Quand elle sonne, ils disent qu'elle parle, et demandent, quand ils nous viennent veoir, combien de fois le capitaine a desia parlé. Ils nous interrogent de son manger ; ils demeurent les heures entières, et quelquefois plusieurs, afin de la pouvoir ouyr parler. Ils demandoient au commencement ce qu'elle disoit ; on leur respondit deux choses, qu'ils ont fort bien retenües : l'une que quand elle sonnoit à quatre heures du soir pendant l'hyver, elle disoit : « Sortez ! allez-vous-en, afin que nous fermions la porte » ; car aussitost ils lèvent le

siége et s'en vont ; l'autre, qu'à midy elle disoit : *yo eioua-haoua*, c'est-à-dire, sus dressons la chaudière ; et ils ont encore mieux retenu ce langage, car il y a de ces écornifleurs qui ne manquent pas de venir à cette heure participer à notre sagamité. »

Mais ces récits nous ont en quelque sorte éloignés de l'idée qu'on doit se faire des *relations de la Nouvelle-France*. D'ordinaire, les preux voyageurs s'arrêtèrent peu à ces *badineries* des Sauvages ; comme ils disent eux-mêmes, néophytes et missionnaires, ont bien d'autres intérêts à mettre en question. Pour les uns, il s'agit d'abandonner la terre et d'éloigner une mortalité affreuse ; pour les autres, il leur faut conquérir des ames à tout prix : il y a continuellement choc d'idées, répulsions hautaines, abandons d'espérances, sombres et douloureux souvenirs. Dans la plus grande partie des relations transmises par le père Le Jeune, on trouve des qualités de poète encore plus que des sentimens réfléchis d'historien. Cela devait être ; c'est surtout dans ce voyage que les infortunés Indiens jettent leurs dernières pensées à l'avenir, c'est là qu'ils lèguent au monde leurs plus sombres traditions ; c'est là qu'on trouve enfin ces souvenirs de sacrifices qui relèvent si puissamment le guerrier. Depuis une vingtaine d'années, il n'y a pas de roman américain, comme on dit maintenant, qui n'ait sa scène des funérailles. On n'en trouve guère qui n'ait son chant de mort et son chapitre fantastique, où l'Indien expire attaché au bûcher. J'abrégerai le préambule et vous entendrez le vieux voyageur ; vous verrez s'il reste à inventer quelque chose après cet effroyable récit ([1]).

« En 1637 les Iroquois et les Hurons étoient en guerre ; un parti d'Iroquois fut vaincu. Les prisonniers furent mis à mort au milieu d'effroyables tortures ; un seul fut réservé pour être envoyé au village des Hurons. Ses doigts avoient été emportés et son bras avoit été fracassé par un caillou. Dans cet état pitoyable il fut amené au village qu'habitoient les missionnaires. Ils le virent bientôt arriver chantant au milieu de quarante guerriers. Son courage

([1]) Il est adressé au supérieur de Kebec par le père Le Mercier.

les étonna. Ne pouvant lui éviter la mort, ils essayèrent de le convertir. Dans tous les cas ils lui imposèrent le nom de Joseph. Ils ne le quittèrent plus un seul moment.

» Le malheureux avoit été livré à un vieux guerrier nommé Saoüandaoüascoüy, dont le fils étoit mort à la guerre ; et, selon la coutume indienne, il étoit libre de le sauver. Il préféra le faire mourir ; mais il le livra au sacrifice sans montrer un seul motif de vengeance, et comme s'il n'eût obéi qu'à l'usage. Le prisonnier sembloit même le comprendre ainsi. Quelques jours avant le sacrifice on lui apportoit à manger de tous costez qui du sagamité, qui des citrouilles et des fruicts, et ne le traitoient que de frère et amy ; de temps en temps on luy commandoit de chanter, ce qu'il faisoit avec tant de vigueur et une telle contention de voix, que, veu son âge, car il paroissoit avoir plus de cinquante ans, nous nous étonnions comment il pouvoit suffire, veu mesme qu'il n'avoit quasi faict autre chose nuict et jour depuis sa prise. Sur ces entrefaites un capitaine haussant la voix lui dit : « Mon neveu, tu » as bonne raison de chanter, car personne ne te faict mal. Te » voilà maintenant parmy tes parens et tes amis. » Bon Dieu ! quel compliment ! Pour son maître, il le traictoit avec une douceur incroyable, ajoute le missionnaire, et cependant quelques jours étant passés, voilà le sommaire des discours qu'il fit :

« Mon ami, il faut que tu sçaches qu'à la première nouvelle » que je receus que tu estois en ma disposition, je fus merveilleu- » sement joyeux, m'imaginant que celuy que j'ai perdu en guerre » estoit comme ressuscité et retournoit en son païs. Je pris en » mesme temps résolution de te donner la vie. Je pensois desia à te » donner une place dans ma cabane, et faisois estat que tu passe- » rois doucement avec moy le reste de tes iours ; mais maintenant » que je te veois en cet estat, les doigts emportez et les mains à » demy pourries, je change d'avis et je m'asseure que tu aurois » toy mesme regret de vivre plus long-temps. Je t'obligeray plus » de te dire que tu te disposes à mourir, n'est-il pas vray ? Ce sont » les Tohontaenras qui t'ont si mal traicté, qui sont aussy la cause » de ta mort. Sus donc, mon neveu, bon courage ! prépare-toy

» à ce soir. » Là-dessus luy demanda d'un maintien ferme et asseuré quel seroit le genre de son supplice ; à quoi Saoüandaoüsacoüy respondit qu'il mourroit par le feu. « Voilà qui va bien, » répliqua Joseph.

Absous, le guerrier iroquois serait traité comme un frère ; voué froidement à la mort, ces terribles imaginations vont s'épuiser dans l'invention de nouveaux supplices. Écoutez, le nouveau néophyte va dire son chant de mort, il le répétera après le dernier festin.

« Mes frères, je m'en vais mourir, serrez-vous hardiment autour de moi. »

Des chants implacables répondent à ce chant. « Cependant le soleil, qui baissoit fort, dit le prêtre, nous avertit de nous retirer au lieu où se devoit achever cette cruelle tragédie. Ce fut en la cabane d'un nommé Atsan, qui est le grand capitaine de guerre ; aussi est-elle appelée *otinontsiskiaj onduon*, c'est-à-dire la maison des têtes coupées. »

Dans ce lieu terrible où les guerriers armés de torches attendent le prisonnier il se passe une des scènes les plus effroyables que les hommes aient osé retracer.

« Nous nous mismes donc en lieu où nous peussions estre auprès du patient, et luy dire une bonne parole si l'occasion s'en présentoit. Sur les huict heures du soir on alluma onze feux tout le long de la cabane, esloignez les uns des autres environ d'une brasse. Incontinent le monde s'assembla, les vieillards se placèrent en haut comme sur une manière d'échaffauts qui règnent de part et d'autre tout le long des cabanes ; les ieunes gens estoient en bas, mais tellement pressez qu'ils estoient quasi les uns sur les autres, de sorte qu'à peine y avoit-il passage le long des feux. Tout retentissoit de cris d'allégresse ; chacun préparoit qui un tison, qui une escorce, pour brusler le patient ; avant qu'on l'eût amené, le capitaine Aenons encouragea toute la troupe à faire son devoir, leur représentant l'importance de cette action, qui estoit regardée, disoit-il, du soleil et du dieu de la guerre. »

Bientôt la lugubre solennité commence, le prisonnier est intro-

duit, l'irrévocable sentence est prononcée ; le supplice a lieu au milieu des chants du condamné.

« Il falloit estre là pour voir une vive image de l'enfer ; toute la cabane paroissoit en feu, et au travers de ces flammes et ceste espaisse fumée qui en sortoit, ces barbares, entassez les uns sur les autres, sembloient autant de démons qui ne donnoient aucune trève à ce pauvre misérable. Souvent ils l'arrestoient à l'autre bout de la cabane ; et les uns luy prenoient les mains et lui brisoient les os à vive force, les autres luy perçoient les oreilles avec des bastons qu'ils y laissoient ; d'autres luy lioient les poignets avec des cordes qu'ils estreignoient rudement, tirant les uns contre les autres à force de bras. Avoit-il achevé le tour pour prendre un peu d'haleine, on le faisoit reposer sur des cendres chaudes et des charbons ardens. J'ai horreur d'escrire tout cecy à vostre révérence, mais il est vray que nous eusmes une peine indicible à en souffrir la veue. »

Comme le vieux voyageur, je me sens à peine le courage de rappeler la fin de ce terrible récit ; mais il faut continuer pour que l'Indien apparaisse dans toute sa grandeur sauvage ; il faut continuer pour faire sentir que son stoïcisme peut surpasser sa férocité.

Vaincu en apparence par les tourmens, le guerrier sauvage tombe enfin, et l'on dirait que la vie a cessé ; mais sur cette couche de feu, où l'on entend les gémissemens de sa chair, on s'assure que toute vie n'est pas encore épuisée. « Il n'ira pas jusqu'au jour ! » disent les guerriers. Puis, sur la natte où il repose, on lui ordonne de chanter ; il le fit du commencement d'une voix cassée et comme mourante : mais enfin il chanta si haut son terrible cantique, qu'il se fit entendre hors de la cabane.

Il les convie à de nouveaux tourmens, et les guerriers sont prompts à l'appel. « Vous eussiez ouy griller sa chair et veu monter en haut de la cabane la fumée qui en sortoit ! » s'écrie le missionnaire en reprenant son récit. — « Ce qui estoit capable, parmi tout cela, de le mettre au désespoir, c'estoit leurs railleries et les compliments qu'ils luy faisoient quand ils s'approchoient de luy pour le brusler ; c'ettuy-ci lui disoit : Çà, mon oncle, que je te

brusle, et estant après, cet oncle se trouvoit changé en un canot. — Çà, disoit-il, que je braye et que je poisse mon canot; c'est un beau canot neuf que j'achetay naguères; il faut bien boucher toutes les voyes d'eau, et cependant luy pourmenoit le tison tout le long des jambes. Celuy-là luy demandoit : Çà, mon oncle, où avez-vous pour agréable que je vous brusle? et il falloit que ce pauvre patient luy désignast un endroit particulier. Un autre venoit là-dessus et disoit : Pour moy, je n'entends rien à brusler, et c'est un mestier que je ne fis jamais, et cependant faisoit pis que les autres. Parmi ces ardeurs (1), il y en avoit qui vouloient luy faire croire qu'il avoit froid. Ah! cela n'est pas bien, disoit l'un, que mon oncle ait froid, il faut que je le réchauffe. Un autre adjoustoit : Mais puisque mon oncle a bien daigné venir aux Hurons, il faut que je luy face quelque présent, il faut que je luy donne une hache; et en mesme temps, tout en gaussant, luy appliquoit aux pieds une hache toute rouge (2)... Voilà en partie comme se passa la

(1) Brûleurs. Du vieux mot *ardre*, brûler.

(2) Il n'est pas sans importance pour l'étude du cœur humain de comparer à ce terrible récit une des exécutions sanglantes de l'inquisition. Les réflexions se présenteront d'elles-mêmes, et l'on verra quelle différence a pu séparer quelques hommes du dix-septième siècle des Hurons. Il s'agit d'un auto-da-fé célèbre en Sicile, et dont le récit a été conservé dans un recueil auquel je l'emprunte. Un juif et une religieuse avaient été condamnés à périr par le feu; quand le premier parut, « tous les assis- » tans, animés d'un zèle *immense* pour son bien-être éternel, se jetèrent à ses pieds; » leurs touchans reproches, leurs prières, leurs attitudes suppliantes, et l'effusion » de leurs larmes, l'invitèrent à se repentir et à prendre pitié de son ame. (A lui » aussi sans doute on donna de doux noms, on l'appela mon frère.) Quant à la reli- » gieuse, continue le récit italien, plus elle approchait, plus le zèle des théologiens » pour sa conversion redoublait; mais cette femme perverse, loin de parler à l'as- » pect de l'appareil du supplice, ne cessait de protester de son innocence, sans ré- » fléchir à l'énormité de son crime. . . . .

» On mit d'abord le feu à sa chevelure afin de lui faire sentir une première épreuve » de la douleur qu'elle allait éprouver; mais elle montra plus de regret de la perte » de sa chevelure que du salut de son ame (on remarquera qu'elle devait avoir près » de cinquante-six ans, et qu'elle était restée vingt-deux ans en prison). On mit en- » suite le feu à sa robe goudronnée pour voir si l'atteinte des flammes dessillerait » enfin ses yeux; mais, témoins de son obstination, les exécuteurs embrasèrent la » fournaise placée sous ses pieds. Le feu ayant gagné la pile de bois sur laquelle » cette femme était placée, elle tomba dans la fournaise, où elle fut consumée. »

nuict, qui fut tout-à-fait douloureuse à notre nouveau chrétien; mais parmi ces brocards et ces risées, il ne lui échappa pas une parole injurieuse ou d'impatience. »

Le lendemain, son supplice se termina par une exécution sanglante.

Si ce récit du vieux missionnaire est effroyable, s'il nous fait descendre en frémissant dans les abîmes du cœur humain, voici une autre cérémonie dont la gravité solennelle expliquera le sombre mystère qui planait sur la vie des Indiens; je veux parler de la *grande fête des Morts*.

Cette cérémonie religieuse était l'objet des conseils les plus graves; on y évoquait tous les souvenirs. Il s'agissait de rassembler dans une même tombe les guerriers et les matrones qui avaient succombé dans des lieux différens; selon la cosmogonie des Indiens, les ames attendaient ce dernier souvenir.

Une vaste fosse était préparée dans quelque endroit du désert, qu'une pensée religieuse devait désormais consacrer. La sépulture des générations ne recevait point de monumens, ces peuples chasseurs n'en savaient point élever. La pauvreté sauvage faisait un sacrifice de chaque jour, une offrande véritable du cœur aux mânes vénérées. « Vous les verrez souvent en plein hyver, quasi tout nuds, pendant qu'ils ont de belles et bonnes robes en leurs caisses, qu'ils mettent en réserve pour les morts. »

Au temps désigné par le conseil, on allait chercher dans les tombeaux les guerriers qui y étaient ensevelis depuis des siècles; mais fréquemment aussi on allait déterrant les morts de quelques journées, conviant ainsi les générations centenaires et celles de la veille à une lugubre réunion. Souvent une mère retrouvait son enfant à demi consumé dans son berceau de terre, et sa tendresse sauvage n'était point rebutée de cet affreux spectacle; d'autres fois, c'était un compagnon chéri du triste voyage, c'était un mari, c'était un père. Le missionnaire remarqua un jour une jeune femme dont il ne put s'empêcher de respecter la tendresse, bien que ce fût un *amour d'idolastre*; elle venait de découvrir les os de son père, et elle les pressait sur son cœur avec une effusion qui atten-

drit l'austère voyageur. L'éloquence du vieillard avait été autrefois une renommée dans la tribu ; mais il ne restait plus de lui que quelques grandes pensées recueillies par la nation ; sa fille remit pieusement près du mort *l'atsatone ouai*, le paquet de bûchettes qui disait autrefois les heures du conseil; puis elle se prit amèrement à pleurer, car la terre lui avait rendu aussi ses enfans, elle en était environnée, et comme Rachel, elle repoussait les consolations.

Telles étaient les scènes qui se renouvelaient, et que la naïveté du voyageur aime à raconter.

Enfin, on répète en chœur le cri lamentable des ames (haéé! haé!); les guerriers chargent les ossemens sur leurs épaules; un vaste amphithéâtre est élevé sur les bords de la tombe, et de longues perches, chargées des présens faits aux morts, étaient une magnificence sauvage. Tout à coup, à un signal, on s'élance sur ce théâtre funèbre; les squelettes, revêtus de leurs peaux de castors, sont dressés autour du cimetière : l'œil contemple avec effroi cette longue file qui dit si tristement tous les âges de la mort.

Pendant sept à huit jours, des fêtes funèbres avaient lieu; les vieillards faisaient des présens aux jeunes gens, comme si en présence du spectacle formidable qu'ils avaient sous les yeux, il était bon de se dépouiller de tous les biens de la terre.

Puis venait le jour où la cérémonie devait être accomplie; on découvrait les ossemens parés de leurs manteaux funèbres, on leur répétait le cri des ames. Le silence succédant à ces clameurs, on n'entendait plus que la voix du vieux guerrier qui proclamait les présens faits aux morts.

Mais quand les dernières heures du jour étaient arrivées, la grande fosse était tapissée de belles peaux de loutres; cette couche moelleuse des ames recevait d'abord les jeunes morts qu'on descendait confusément, et que des guerriers rangeaient au fond de la fosse. C'est alors qu'on entendait mille voix sortir de la terre en répondant à d'autres voix, mille paroles confuses de tendresse se confondant dans les sanglots. Quant aux antiques débris, ils ne devaient être descendus qu'au lever du jour. Comme si on eût voulu

faire jouir encore ces vieux ossemens des frais rayons de l'aurore, on attendait que le soleil naissant leur eût souri; cependant durant la grande fête de 1636, un incident étrange abolit cette coutume antique : déjà les feux étaient allumés pour passer la nuit, on venait de terminer le festin des ames; les guerriers cherchaient le repos, quand un squelette, rompant ses liens, tomba de lui-même dans la tombe; les Indiens se réveillent en sursaut, et, comme si cet accident était un avertissement mystérieux des morts aux vivans, ils s'élancent sur l'amphithéâtre et rendent confusément à la terre ces ossemens qu'ils lui ont ravis.

« Nous sortions pour lors du village, dit le missionnaire, mais le bruit estoit si grand qu'il nous sembla quasi que nous y estions. Approchant, nous vîmes tout-à-fait une image de l'enfer. Cette grande place étoit toute remplie de feu et de flammes, et l'air retentissoit de toutes parts des voix confuses de ces barbares. Ce bruit néanmoins cessa pour quelque temps, et ils se mirent à chanter, mais d'un ton si lamentable et si lugubre, qu'il nous représentoit l'horrible tristesse et l'abyme du désespoir. »

Mais les Américains du Nord ne renouvellent plus maintenant cette cérémonie solennelle, ils ne croient plus à la fête des ames, ils n'ont plus de belles peaux de loutres à donner aux morts; pour eux, le pays entier est devenu une tombe, et comme ils savent que toutes leurs terres seront marchandées et vendues, peu leur importe où sera leur dernière demeure.

FERDINAND DENIS.